

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) **Item**[197. Val-Richer, Dimanche 16 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

197. Val-Richer, Dimanche 16 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Enfants \(Guizot\)](#), [Famille Benckendorff](#), [Finances \(Dorothée\)](#), [Mandat local](#), [Poésie](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait](#), [Procès](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[196. Baden, Mercredi 12 juin 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1839-06-16

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°222/239-240

Information générales

LangueFrançais

Cote536, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

197 Du Val-Richer. Dimanche 16 Juin 1839 9 heures

J'ai eu des visites toute la journée, ce soir encore après dîner. Je pars demain matin. Je vais passer un mois parfaitement seul dans ma maison ; à moins que le Duc de Broglie ne revienne pour le procès, comme il l'a dit. Mais j'en doute un peu. Il me semble que le même empressement qui l'a fait partir pour quinze jours pourra bien l'empêcher de repartir au bout de quinze jours. Pourtant il aurait tort. Il ne faut pas qu'un juge manque à un procès de vie et de mort.

Je trouve votre vie bien ordonnée. Je vous y voudrais un peu plus de société. Je ne suis point jaloux. Ai-je raison ? Mais vous êtes absolument obligée de me revenir grasse et fraîche. L'absence est un crime qui ne peut-être couvert que par le succès.

Vos mauvaises nouvelles de Courlande paraissent bien authentiques. Je m'en désole, car je n'ai foi à personne. Votre frère ne vous dit-il rien, absolu ment rien de la perspective d'une pension ? J'espère presque plus de l'Empereur que de tout autre. Je ne croirai jamais qu'il soit impossible aux trois hommes qui l'entourent de faire luire dans son cœur, s'ils le veulent, un éclair de justice et de générosité.

Lundi 9 heures

Je me lève par le plus beau soleil. Si je devais vous revoir, demain, je serais aussi gai que le soleil. Voilà la première fois depuis deux ans que je vais à Paris sans vous y retrouver. Quel ennui de partir quand on n'a pas envie d'arriver ! C'est bien deux ans, avant hier 15 Juin. Comment n'y a-t-il que deux ans ? Il me semble que c'est toute une vie.

Eternité, néant, passé, sombres abymes.

Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?

Parlez ; nous rendrez-vous les extases sublimes

Que vous nous ravissez ?

C'est M. de Lamartine qui dit cela. Vous savez que j'aime la poésie. Elle entre et reste très avant dans ma mémoire. Elle agit sur moi comme un écho de l'âme. Elle me rend des sons que j'ai entendus. J'aime mieux la voix que l'écho. Pourtant l'écho est très doux. Mon fils aimait passionnément la poésie. Et sans y porter cette disposition un peu vague et romanesque de la jeunesse. C'était l'esprit le plus net et le plus simple du monde, choqué par instinct dès qu'il apercevait du brouillard ou de l'emphase ; mais d'un cœur si élevé et si délicat, d'une nature si parfaitement élégante et rare que la poésie lui allait d'elle-même et comme par une harmonie spontanée. Je n'ai vu aucune créature, qui semblât créée à ce point pour plaire ! Et c'est à moi seul qu'il a plu. J'ai connu seul le parfum charmant de cette fleur ! C'est l'un de mes plus amers regrets. Il me semble que je l'aurais moins perdu si d'autres en avaient joui comme moi.

9 h. 1/2 Le numéro 196 me désole. Je les ai tous reçus, aucun si triste. J'espérais, et je veux encore espérer mieux du lait d'ânesse, des bains de son, de tout ce régime doux et tranquille. En grâce, si votre médecin persiste à le croire bon, ne le cessez pas parce que vous vous trouvez plus souffrante un jour ou deux. Il faut bien accepter ces mauvaises alternatives. Je n'ai pas la superstition des médecins. J'y crois pourtant un peu plus qu'à notre ignorance. Je craignais bien la solitude de Baden. Vous ne supportez pas la société médiocre et vous avez raison. Il est si rare d'en rencontrer une autre !

Madame de Talleyrand travaille à se désintéresser de toutes choses, à ne penser qu'à elle-même à ses affaires, à ses confort, à ses habitudes. Ce n'est pas une manière d'animer les autres. Moi aussi, je trouve que nous nous disons peu de chose. Adieu. Adieu.

J'ai une foule de petits soins à prendre avant de partir. Je trouve dans mes journaux de ce matin une triste nouvelle. Ce pauvre Emmanuel de Grouchy est mort à Turin d'une fièvre cérébrale. J'avais de l'amitié pour lui, et il m'était très dévoué. Il s'était marié il y a 18 mois. Il était heureux. Adieu encore. J'aime mille fois mieux une sotte réalité que mille fictions. Adieu pourtant. Mais ne souffrez pas ; ne maigrissez pas. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 197. Val-Richer, Dimanche 16 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-06-16

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1711>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 16 juin 1839

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationBaden

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

197

Du Val - Riches - Dimanche 16 Juin 1830

1830 - 9 heures.

17

le petit Jean à
dans mes joues
pauvre Emmanuel
fièvre cérébrale.
m'était vier
18 mai. Il était

une seule réalité
Mais au souffre

J'ai eu de visites toute la
journée, le soir encore après dîner. Je pars demain
matin. Je vais passer un mois parfaitement seul
dans ma maison, à moins que le duc d'Angoulême
ne revienne pour le procer, comme il l'a dit. Mais
j'en doute un peu. Il me semble que le même
impressionnisme qui l'a fait partir pour quinze
jours pourra bien l'empêcher de repartir au bout
de quinze jours. Pourrait-il avoir tort. Il ne
faut pas qu'un juge manque à son procès, de vie
et de mort.

Je trouve votre vie bien ordonnée. Je vous y
voudrais un peu plus de société. Je ne suis point
jaloux. Ai-je raison? Mais vous êtes absolument
obligée de me revirer grosse et fraîche. L'abstinence
est un crime qui ne peut être couverte que par
le sucir.

Des mauvaises nouvelles de Constantinople paraissent
bien authentiques. Je m'en désolais, car je n'ai foi
à personne. Votre père ne vous dit. Il s'en, absolu-
ment rien de la perspective d'une pension?
J'espère presque plus de l'Empereur que de tout

autre. Je ne croisai jamais qu'il soit impossible
aux trois hommes qui l'entouraient de faire luire
dans son cœur, d'être le vent, un éclair de justice
et de générosité.

Lundi 7 heures.

Je me lève par le plus beau soleil. Si je devais vous
revoir demain, je serais aussi gai que le soleil. Voilà
la première fois depuis deux ans que je vais à Paris
sans vous y retrouver. Quel ennui de partir quand
on n'a pas envie d'arriver!

C'est bien deux ans, avant hier 15 Juin, commen-
çait-il que deux ans? Il me semble que c'est toute
une vie.

Accablé, néant, passé, sombre, abyme,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez; nous rendrez-vous les extases sublimes
Que vous nous ravissez?

C'est M^{lle} de Lamartine qui dit cela. Vous savez que
j'aime M^{lle} de Lamartine. Elle entre et sort très avant dans
ma mémoire. Elle agit sur moi comme un écho de
l'âme. Elle me rend des sons que j'ai entendus. J'aime
mieux la voix que l'écho. Pourtant l'écho est très
doux.

M^{lle} de Lamartine aimait passionnément la poésie. Et sans
porter cette disposition un peu vague et romanesque
de la jeunesse. C'était l'esprit le plus net et le plus
simple du monde, choqué par instinct de tout

apercuait du
cœur si élevé
élégant et va-
et comme par
aucune oratori-
plaine. Et con-
sent la prose
le mot plus
l'air de moi.

Le Numéro
si triste. D'esp-
l'ait d'aise,
et tranquille.
croire bon, m-
plus souffrant
acceptes car m-
superstition
plus qu'à nos
solitude de la
société médioc-
des rencontres
à la dévotion
elle-même, à
habitudes, la
autres.

Moi aussi.

soit impossible
de faire luire
c'est-à-dire de justice

Si je devois vous
que le soleil. Voilà
que je suis à Paris
les parties quand

15 Juin, Comman-
table qui est toute

abysses
vous engloutissez ?
dans l'abîme

la. Vous savez que
le bon avant d'arriver
comme un écho de
l'ai entendus. J'aime
entendre l'écho en bon

la poésie. Et sans
que ce romanque
plus net et le plus
finet de quel

apercevait le brouillard ou de l'ombrage ; mais d'un
eau si dévot et si délicat, d'une nature si parfaitement
élégante et rare que la poésie lui alloit d'elle-même
et comme par une harmonie spontanée. Je n'ai vu
aucune créature qui semblât créée à ce point pour
plaire. Et tout à moi seul qu'il a plu ! J'ai connu
seul le parfum charmant de cette fleur ! C'est l'un
de mes plus amers regrets. Il me semble que j'
l'aurois moins perdu si d'instinct ou accident j'en
avais connu.

g. h. 1/2.

Le Numéro 198 me dit cela. Je lui ai tout raconté, aucun
si triste. J'espérois, et je vous envoie espérer mieux du
lait d'âne, des bains de mer, de tout le régime d'air
et tranquille. En grâce si votre médecin persiste à le
croire bon, ne le croyez pas parce que vous vous sentez
plus souffrante un jour ou deux. Il faut bien
accepter ces mauvaises alternatives. Je n'ai pas la
superstition des médecins. J'y crois pourtant un peu
plus qu'à notre ignorance. Je craignois bien la
solitude de Baden. Vous ne supportez pas la
société médiocre, il vous ayez raison. Il est si rare
d'en rencontrer une autre ! Madame de T. travaille
à se dédramatiser de toutes choses, à ne penser qu'à
elle-même, à ses affaires, à ses conforts, à ses
habitudes. Ce n'est pas une manière d'animer les
autres.

Moi aussi, je trouve que nous nous lisons peu

le chon.

Adieu. Adieu. J'ai une foule de petits soins à
prendre avant de partir. Je trouve dans mes journaux
de ce matin une très bonne nouvelle. Le pauvre Emmanuel
de Bruchy est mort à Turin d'une fièvre cérébrale.
J'avais de l'amitié pour lui, et il m'était très
devoué. Il s'était marié il y a 16 mois. Il était
heureux.

Adieu encore. J'aime mille fois ^{moins} la réalité
que mille fictions. Adieu pourtant. Mais au revoir
par, ne malgridez pas.

197

17

jeune, le soir
matin. Je vais
dans ma maison
de veine pour
je doute un p
impression que
je pourrai
de quinze jours
sans pas qu'un
et la mort.

J. Hume
voudrai un peu
jaloux. Ai-je
obligée de me
est un crime q
le sucier.

Or mauva
bien authentique
à personne. Q
= ment rien de
l'opère prouva